



Ma foi, je dormais, dit Cador. (Page 319.)

peine l'une de l'autre. Blessé à mort, le tigre se tordit avec rage en faisant voler autour de lui les herbes, les bambous et la terre.

Voyant que le tigre se débattait sans changer de place, Henry s'avança vers lui un pistolet à la main.

— N'avancez pas ! n'avancez pas ! lui crièrent en même temps Fitz-Wall et Larroya, qui avaient l'expérience des mœurs et des ruses du tyran des jungles.

Au même instant, en effet, le tigre, qu'on croyait mort, fit un bond désespéré. En un clin d'œil, il renversa deux cipayes et un malheureux *ryot* dont il broya la tête d'une seule étreinte de ses terribles mâchoires ; sur neuf chiens qui étaient accourus aux coups de fusil et s'étaient jetés sur le tigre, cinq furent déchirés et tués. Mais c'était son dernier effort. Il retomba aussitôt percé de plusieurs balles. Ainsi qu'on le vit plus tard en le dépouillant, la balle du pistolet de Burtell était venue s'aplatir sur le milieu du front de la bête féroce.

Tandis que les spectateurs s'empressaient, les uns autour du tigre, les autres auprès de Burtell et du major, on entendit dans le lointain des coups de fusil et des cris confus ; c'était l'autre tigre qui s'échappait et sur lequel tiraient plusieurs cipayes et quelques *shikares* postés de ce côté du jungle. Il reçut plusieurs balles, mais il parvint à se sauver. On essaya plus tard de mettre les chiens sur ses traces ; mais la chaleur était si ardente en ce moment, que les pauvres animaux pouvaient à peine se traîner.

Au bout de deux heures de repos, M. Larroya, voyant que tous les chasseurs se trouvaient à peu près réunis, proposa de revenir à Naurughabad, c'est-à-dire au campement. Il se faisait tard. On commençait à sentir la fatigue et la faim. L'avis de M. Larroya fut adopté par acclamation.

Avant de se mettre en route, on compta les pièces de gibier. Il y avait un tigre, deux léopards (le deuxième avait été tué à deux milles de là), trois *rusas* dont un *saumer* ou *rusa*

*noir*, deux *nilghaus*, un *mohr* (grand cerf) et trois sangliers. En somme, c'était une belle chasse. On n'avait à déplorer aucun accident sérieux, au point de vue des Européens, bien entendu, car, dans ce pays, la vie d'un Indien n'a qu'une importance fort secondaire.

Lorsqu'on eut achevé le compte du gibier, on chargea le tout sur un éléphant, puis sur un char à bœufs qu'on rencontra en route. Deux heures après, les chasseurs arrivaient au campement. Chacun d'eux prit un bain, mit un habit et un pantalon noirs et une cravate blanche.

Cette toilette de rigueur terminée, on se rendit au pavillon de Medwainah.

— La suite au prochain numéro. —

## LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

Il y avait un obstacle à sa candidature, c'est que le département de l'Ouest, dans lequel il voulait se présenter, étant radicalement royaliste, il eût été repoussé comme libéral, — et, d'un autre côté, le gouvernement, qui désirait acquérir un zélé serviteur, avait un candidat sous la main. — Un autre eût été encore embarrassé. — Mais ton ancien patron n'était pas homme à s'arrêter en si beau chemin !

— Cependant, interrompit Malcolm, c'était, en effet, assez embarrassant.

— Pas pour lui, garçon, tu vas voir. — Il s'informe des tenants et des aboutissants du candidat. Il apprend que c'est un malheureux clerc de notaire comme lui, qui avait fait dans le département, pendant quatre années, le

journal du gouvernement, et qu'il demandait, comme récompense, la députation !

Il apprend, de plus, que le candidat était amoureux de la fille d'un fermier de sa province, lequel fermier ne voulait donner sa fille qu'à un député ou à un homme riche ! Que fait ton ancien patron ? — Il s'en va chez le jeune homme, qui demeurait de ce côté, près de la barrière d'Enfer. — Le portier de la maison lui répond que le jeune homme est en Allemagne pour sa santé. — Ton Métral demande le nom de la ville où il est allé prendre les eaux. — Il apprend que c'est Hombourg. — Tu vois d'ici sa pensée ! Il se dit : C'est un joueur, j'en ferai ce que je voudrai, et il a fait annoncer, dans les journaux, son départ pour Berlin et Vienne, sous prétexte d'étudier un projet de chemin de fer allemand. Tu sais qu'il est parti, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je sais aussi qu'il est revenu, puisque le jour où je suis allé chez lui chercher la lettre pour Lefert, j'ai appris qu'il était arrivé dans la nuit.

— Et qu'il allait repartir.

— On ne m'a pas dit qu'il devait repartir.

— Eh bien, garçon, il devait repartir, et il est reparti. — En ce moment, il pose sa candidature dans l'arrondissement privilégié dont il a fait choix. Or, si tu lisais attentivement les journaux, comme je te l'ai recommandé mille fois, parce que dans le plus mauvais il y a toujours quelque chose à apprendre, tu aurais vu, garçon, que non-seulement le premier candidat du gouvernement se retire, mais qu'il appelle sur l'homme éminent qui le remplacera, tous les suffrages de ses amis, et des amis de l'ordre et de la paix à tout prix.

— En si peu de temps ! dit Malcolm.

— Écoute, garçon, il y a quelque chose qui fait aller plus vite qu'une aile d'oiseau, une locomotive ou un ballon : c'est l'argent. Je ne sais pas ce qui est arrivé à Hombourg ; je ne suis ni sorcier, ni somnambule, mais je devine comment les choses se sont passées... et tu le devines sans doute aussi ?